

Bernard Gustave Tabezi Pene-Magu

Mémoires d'un broussard du pays des dinosaures

Tome II



Concours d'admission sur base de discrimination

Le 2 Juillet 1968, j'obtins mon brevet du cycle d'orientation avec 68 %. Tout en étant le benjamin, j'étais quand même je troisième de la classe. Notre école étant en progression, il nous était dit que les dix premiers élèves de la classe allaient être recommandés poursuivre leurs études au Collège protestant des norvégiens à Bukavu. Curieusement, mon nom ne figurait pas sur les dix élèves retenus pour aller à Bukavu. Tous les sélectionnés n'étaient des enfants des pasteurs de notre Eglise, même ceux qui avaient leurs brevets du cycle d'orientation avec 50 %. C'est larmes aux yeux que j'assistai à l'embarquement de mes anciens collègues dans l'avion petit-porteur devant les amener à Bukavu. Pour la toute première, je ressentis l'abjection de l'injustice.

Après avoir erré durant deux semaines dans la mission, je résolus de rejoindre mes parents à Pangi

où mon père travaillait. Ce dernier m'amena à Kalima pour me faire inscrire au Collège des frères maristes. Après avoir passé un concours d'admission que je réussis brillamment, il me fit signifier l'impossibilité de mon admission pour motif que mon père était polygame excommunié de l'Eglise catholique. Furieux de la réponse lui donnée par le Frère Directeur, mon père le gifla avant de m'embarquer dans la land-rover de l'hôpital de Pangî qui nous servait de moyen de transport : nouvelle destination, Kindu le chef-lieu de la sous-région du Maniema.

A Kindu, mon père, évitant d'affronter de nouveau les catholiques, alla m'inscrire à l'Athénée de Kindu. C'était un vendredi et le concours d'entrée était fixé à lundi.

Devant rejoindre son poste d'attache à Pangî, mon père me laissa provisoirement chez son oncle paternel, un vieux pensionné habitant à 11 km de la ville de Kindu dans un hameau de pensionnés de la Société minière dénommé Kampala.

L'oncle paternel de mon père, que j'appelais grand-père, me réveilla ce lundi à 4 heures du matin. Je me mis dans le convoi des femmes et filles de Kampala qui allaient vendre des denrées alimentaires à Kindu. A sept heures, nous avions déjà atteint la rive droite du fleuve Lualaba.

N'ayant aucun rond en poche je devais attendre le bac public qui assurait gratuitement la traversée des

fonctionnaires de l'Etat et des élèves. Malheureusement, ce bac n'opéra qu'à partir de neuf heures ; aussi arrivais-je à l'Athénée à dix heures alors que mes collègues étaient en pleine passation du concours. L'école étant clôturée, je me dirigeais vers le portillon réservé aux professeurs. Je tombais sur un jeune professeur congolais qui surveillait l'examen. M'ayant demandé pourquoi je suis arrivé en retard je lui répondis que j'habitais la rive droite du fleuve et que le bac avait opéré en retard.

« Tu es donc un petit murega, mangeur des bananes ? ».

...

« Tu crois que tu seras admis dans cette école, espèce de broussard ? ».

Pour toute réponse j'essuyais des larmes des larmes qui fusèrent de mes yeux. Il y avait de quoi pleurer ! En effet, je ne comprenais plus le mauvais sort qui planait sur moi. Partout où je me présentais pour l'inscription, j'étais refoulé pour des raisons extrascolaires.

Je ne sus pas si c'était par compassion ou par esprit de lucre que le jeune professeur me rappela pour me proposer de lui amener le lendemain un canard contre l'autorisation de présenter le concours nonobstant mon retard. Sans réfléchir un seul instant, j'acceptais le marché. Le professeur m'introduisit dans

la salle d'examen et me plaça à la dernière rangée. En trente minutes je terminer le concours avant même des candidats que j'avais retrouvés dans la salle. Le concours avait été très facile.

Rentré à Kampala, je me rendis compte de la bêtise que j'avais commise en promettant un canard au professeur. J'étais nouvellement arrivé dans la famille de mon père et son vieil oncle ne possédait même pas une basse-cour. Pour m'en sortir, il ne restait qu'une seule solution, voler. Le soir je parcourus tous le hameau de Kampala en vue de localiser les concessions dans lesquelles on élevait des canards. Vers seize heures, je savais que le catéchiste protestant possédait beaucoup de canards qui passaient nuit à l'extérieur. Par concours de circonstances, il y avait pleine lune, c'est ainsi qu'à deux heures du matin je me saisis d'une grosse canne dont j'attachais les pattes et les ailes avant de la glisser dans mon cartable. Sans attendre le convoi habituel des femmes qui allaient vendre les denrées alimentaires à Kindu, je fis en pleine nuit et seul, le trajet de onze kilomètre séparant Kampala de Kindu, de peur d'être attrapé en flagrant délit du larcin. A six heures trente minutes j'errais aux alentours de l'Athénée, attendant l'arrivée du professeur. Dès que je l'aperçus de loin, je m'approchais de lui pour lui indiquer par des signes que notre proie se trouvait de mon cartable. Ayant bien compris ce que je voulais lui signifier, le professeur m'amena derrière la maison

attendant à la clôture de l'école où il prit possession de la volaille.

Vers midi, la direction de l'école afficha les résultats du concours, sur la liste j'étais reçu troisième et fus admis en troisième littéraire où je ne devais passer que trois semaines, mon père ayant insisté que je fasse les humanités pédagogiques.

« Ton père n'est pas un évolué, que vas-tu faire des connaissances littéraires ? Tu voudrais devenir écrivain ! Qui lira tes manuscrits, toi petit-fils d'un paysan ? Termine au moins les humanités pédagogiques pour être instituteur et si tu poussais loin tes études tu serais au moins professeur à l'école secondaire ».

Telle fut la position intransigeante de mon père qui devait changer tout le cours de ma vie.

En troisième pédagogique, je m'adaptais rapidement. Ayant eu un meilleur professeur de français au cycle d'orientation, Monsieur Tugirimana François-Xavier, j'accumulais des meilleures cotes dans cette discipline dispensé par un professeur haïtien qui ne cessait de déclarer avoir enseigné la littérature française à l'Université de Port-au-Prince, avant de fuir le régime dictatorial de Duvalier. Je croyais en Monsieur Alexis, car tel était le nom de ce grand haïtien de plus de deux mètres qui, quoique parlant français avec accent créole, maîtrisait bien sa matière. De la grammaire, à la littérature, en passant

par l'élocution et la versification, rien ne lui échappait !

Monsieur Alexis nous enseigna le français pendant trois ans que dura son mandat dans notre école. Et comme je réussissais mieux que d'autres élèves de ma classe, il me préféra par rapport aux autres, ne cessant jamais de me prendre en exemple :

« Voici ce lilliputien qui malgré sa petite taille est un grand cerveau de votre classe ».

En effet, non seulement j'étais petit de taille mais j'étais également le benjamin de la classe, n'ayant jamais redoublé durant ma scolarité.

Des éloges répétés de mon professeur eurent un effet négatif tel que la plupart de mes camarades, surtout ceux résidaient la rive droite du fleuve Lualaba, me prirent en grippe. Or, j'étais gringalet, maladif et donc incapable de me défendre physiquement. A chaque sortie de l'école, il y avait toujours quelqu'un qui voulait me battre.

J'étais sur le point d'abandonner les études lorsque Charles Mwenyemali, un de mes collègues parmi les plus costauds, me proposa un marché : « Chaque mois tu me paies cinquante franc et je me charge de tabasser tout celui qui t'emmerde ». J'acceptais le marché sans même discuter. Et une semaine plus tard, un de mes emmerdeurs en fit les frais en se faisant copieusement tabassé par mon

nouveau protecteur. A partir de ce jour je vécus en paix à l'école.

Plus les matières s'accumulaient à l'école, plus il me devenait difficile de parcourir le trajet de onze kilomètre jusqu'à Kampala. J'écrivis à mon père pour lui exprimer ma préoccupation à ce sujet. C'est alors qu'il prit la décision de me faire loger chez sa cousine Marie Sabotage, prostituée de son état. Mon père me fit rencontrer ma tante qui me désigna une chambre que mon père meubla d'un lit, d'un matelas à coton, d'une table, d'une chaise cannée et d'une lampe à pétrole pour me permettre d'étudier la nuit. Pour me rassurer, mon père déclara solennellement devoir versé chaque mois ma ration alimentaire chez ma nouvelle tante car, disait-il j'étais encore trop jeune pour gérer l'argent.

A quinze ans, je ne m'intéressais pas encore aux filles, mais je ne pouvais plus me laisser berner par ma tante qui, non seulement menait une vie dissolue, mais commença à détourner l'argent de ma ration alimentaire à des fins personnelles. Notre première altercation survint d'une façon inattendue. Avant d'aller à l'école, ma tante me demanda de chercher un professeur de notre école répondant au nom de Pierre Kayende et de le ramener à la maison à midi. Ce professeur nous donner le cours de gymnastique et parce que j'étais petit de taille et faible, je ne réussissais jamais les exercices difficiles qu'il donnait,

tels que sauter en hauteur, faire des pirouettes sans aide, etc. Et à chaque échec, le professeur se moquait de moi et me ridiculisait devant mes camarades, il me surnomma même Pépin le bref. Toutefois, par obéissance à ma tante, je ramenaï le professeur à la maison et sans vergogne ma tante s'enferma avec le professeur dans sa chambre pendant tout l'après-midi. J'étais assez grand pour comprendre ce qu'ils faisaient dans la chambre !

Le lendemain, après avoir mangé, ma tante me demanda de prendre de la nourriture pour la déposer à l'hôtel de se professeur. Je pris la nourriture et me dirigeais chez un camarade qui habitait les parages de chez nous et là nous allâmes manger cette nourriture. C'était du riz au poulet alors que ma tante m'avait servi de la banane plantain aux légumes. Avec des amis du quartier, j'ourdis un complot contre le professeur et quand il vint, une nuit, rendre visite à ma tante, nous l'attendîmes en cours de route pour le lapider. Il fut même hospitalisé des suites des blessures occasionnées par nos pierres. Comme ma tante me demandait de nouveau d'amener de la nourriture à son amant, je lui répondais sèchement que si elle était une prostituée moi je n'étais pas son entremetteur. Je lui fis savoir, en outre, que mon père ne lui laissait mon argent pour qu'elle nourrisse ses multiples amants. Pour ma tante s'était plus qu'une injure. Elle rentra en chambre pour pleurer et depuis ce jour, sa maison devint pour moi un dortoir

seulement. Elle ne me donnait plus à manger et l'on ne se parlait même plus.

Ma situation étant devenu intenable, j'allais voir un des cousins de mon père, Tati Gérard, à qui je parlais de ma situation précaire. Ce grand-père commença d'abord par me gronder, me reprochant d'avoir traité ma tante de prostituée. « Un enfant ne peut jamais surprendre sa mère en flagrant délit d'adultère », me reprocha-t-il.

Mais lorsque mon père arriva chez sa cousine, ils ne discutèrent jamais de notre dispute, du moins devant moi. Mais le jour de son départ, mon père m'amena dans un bistrot où il m'acheta de la boisson sucrée alors que lui-même prenais de la bière. Il me remit une enveloppe contenant une somme d'argent. « Tu es assez grand et votre école est située tout près du marché, choisis un restaurant où l'on prépare de la bonne nourriture et abonne-toi pour tout un mois, comme ça tu ne dépendras plus de ta tante. Je sais que tu as mal agi en l'injuriant, mais je lui ai dit de ne plus t'envoyer faire ses commission car tu es venu étudier ici et non servir d'intermédiaire aux prostituées, j'espère qu'elle ne t'embêtera plus car elle aussi a besoin de mon argent »

Le lendemain, à la sortie de l'Athénée, je pris contact avec le restaurant de maman Hélène et après pourparlers je payais mon abonnement mensuel pour un repas chaque après-midi. Cet abonnement devait

être le dernier car je convins avec maman Hélène de nettoyer les marmites et les assiettes chaque soir en échange de mon repas. C'est ainsi que l'argent m'envoyé par mon père était utilisé par moi à l'achat de mes habits et autres babioles.

Quoiqu'habitant la même concession, nous nous regardions, moi et ma tante, en chiens de faïence. Je sentais dans chacun de ses regards une haine pernicieuse à mon endroit. Quant à moi, je manifestais mon dédain par l'indifférence dédaigneuse que j'affichais à l'égard de tout ce qu'elle entreprenait, me délectant de cette conduite qui, j'en étais conscient, lui faisait moralement très mal. En effet, j'étais le fils de son frère et dans l'entourage j'étais considéré comme une sorte de génie, tant j'étais le plus jeune élève du quartier.

Dans notre classe, l'élève le plus grand en taille s'appelait Lumia Edouard. Agé à peine de vingt ans il dépassait 1,80 mètres. Beau garçon physiquement, il était également très intelligent et excellait en toutes les disciplines scolaires, sauf en chant, en français qu'il prononçait avec un accent ruandais dont il était originaire et comme moi en gymnastique. Naturellement, il était toujours le premier de la classe et moi le deuxième. Je n'ai jamais su ce qui attirait l'un vers l'autre, mais toujours est-il qu'au fil d'années il se tissait entre nous deux, une amitié entre qui devait se prolonger jusqu'à l'Université où nous nous

retrouvâmes, lui en agronomie et moi en sciences de l'éducation. Toutefois ce qui était insolite dans notre amitié c'étaient nos tailles respectives ; tant Edouard était géant, auprès de lui je n'étais qu'un nain. Un jour, Monsieur Alexis nous ayant trouvé ensemble dans la cour de l'école pendant la récréation s'exclama : « Voici Gulliver et le Petit Poucet ! ». Depuis ce jour, on nous colla respectivement les surnoms de Gulliver et le Petit Poucet. Autant ces surnoms m'enrageaient, autant ils laissaient mon ami Edouard indifférent d'autant plus qu'il était d'une nature placide alors que moi j'étais rancunier et vindicatif. J'ai perdu les traces de mon ami Gulliver depuis la fin de + nos études universitaires. Cependant, d'autres camarades m'ont informé qu'il se serait installé au Canada.

A l'Athénée de Kindu, il n'y avait que le professeur de français, Monsieur Alexis, qui m'impressionnait. Je fus marqué, aussi bien positivement que négativement, par d'autres professeurs.

Parmi les enseignants m'ayant inspiré un sentiment mitigé je me souviens d'abord de Monsieur Antoine Clesca, un métis haïtien affecté à l'Athénée la même année que Monsieur Alexis. Trapu, ventru et joufflu, il soignait excessivement ses cheveux défrisés. Cependant, l'air débonnaire qu'il affichait dans ses relations avec les élèves ainsi que l'accent créole de son français le faisait passer pour un professeur